quelle il réplique. Selon M. Romano, Prudence poursuit un objectif réel et immédiat en combattant par ce poème une nouvelle initiative faite au temps de Stilicon en faveur de l'autel de la Victoire ; il profite de l'occasion pour glorifier la doctrine chrétienne contre ses détracteurs. Je serais pour ma part facilement d'accord avec M. Romano pour penser que ces longs développements contre les dieux païens, même s'ils emploient des 'clichés' apologétiques, visent en quelque manière les cultes tels qu'ils étaient pratiqués en ces premières années du v^e^ siècle. Mais j'hésiterais à dire au sujet de la *Lettre* de Symmaque de 402, adressée à Stilicon, que les pétitions dont elle parle « devaient être celles mêmes que contenait la *Relatio* présentée autrefois à Valentinien II en 384 et présentée à nouveau sans modifications substantielles en 402 à Honorius ». Rien n'autorise une si grande précision dans la conjecture.

(Corriger « il Dumougeot » en « M^lle^ Demougeot » et « Guellemin » en « M^lle^ Guillemin ».)

Pierre COURCELLE.

Éditions de textes.

Paul MAAS, *Textkritik*, 3. verbesserte und vermehrte Auflage : Leipzig, Teubner, 1957, 34 pages, 2.30 DM.

Nos lecteurs connaissent tous ce manuel de critique devenu classique. Il avait paru pour la première fois, en 1927, dans la troisième édition de l'*Einleitung* de Gercke et Norden. La firme Teubner, en 1950, en avait donné une publication à part, renouvelée et pourvue d'un *Anhang*. La troisième édition reproduit la seconde, avec l'addition d'un *Rückblick 1956* (p. 31) et d'un *Register* (p. 34). A la réserve de ces deux suppléments, les changements entre la seconde et la troisième édition sont minimes. Ils n'atteignent ni la mise en pages, ni la mise en ligne. Notons, par exemple, dans la bibliographie, l'addition du volume II (1953) du *Kallimachos* de R. Pfeiffer. La préface de la troisième édition, datée d'Oxford, avril 1956, n'a que deux lignes. La brièveté et le raccourci demeurent la coquetterie de l'illustre maître.

Le loisir ne m'est pas laissé de rappeler les qualités et les idées maîtresses de cet opuscule. Le plus simple est de renvoyer, par exemple, au compte rendu pertinent et détaillé qui en a été donné par Jean Irigoin (*Antiquité classique*, t. XXI (1952), p. 185-186). Rappelons, toutefois, le grand intérêt des pages 17-25 (*Beispiele*), où Paul Maas développe quinze exemples, tant grecs que latins, d'altérations de texte, corrigeant par là ce que l'exposé de sa doctrine peut avoir d'abstrait. Rappelons aussi la distinction faite dans l'*Anhang* entre les *Trennfehler*, fautes propres à un seul manuscrit, et les *Bindefehler*, fautes communes à un groupe de manuscrits.

Le *Rückblick 1956*, comme le mot l'indique, revient sur des points précédemment discutés. Le premier morceau, *Latente Evidenz*, évoque le problème cher à l'auteur de la scholie de l'*Epitome* d'Athénée à 515 e. — Puis, sous le titre *Recentiores, non deteriores*, l'auteur examine, après Pasquali, le problème de la nécessité de collationner les manuscrits récents. — Enfin, le développement *Diagnostische Konjecturen* reprend l'examen d'un passage d'Ovide, *Fastes*, III, 725-726.

Le *Register* met en évidence le médiocre appel fait dans ce volume à la science française. L. Havet est cité, dans la bibliographie, avec réserves, Bédier évoqué dans l'*Anhang* pour sa critique des classements bipartis de manuscrits. A cela près, l'effort français fait dans le domaine de la critique depuis dom Quentin jusqu'à Desrousseaux — pour ne parler que des morts — est complètement passé sous silence. La vérité est que la critique française s'est placée sur le plan de l'histoire, alors que celle du maître oxonien et de ses disciples demeure sur le plan résolument abstrait. Pourtant, on ne gagne pas à se méconnaître. La magistrale édition de Callimaque due à R. Pfeiffer, contrôlée avec le soin qu'on sait par P. Maas, a ignoré les *Callimachea* de Desrousseaux, mine de conjectures à utiliser ou à discuter, dont la publication remontait à 1940 !

Il demeure que le manuel de Paul Maas, au reste traduit en italien en 1952, est devenu à juste titre un des classiques de la science de l'Antiquité. Il connaîtra certainement de nouvelles éditions.

A. Dain.

Recueil de textes latins archaïques, par A. Ernout : Paris, Klincksieck, nouv. édition, 1957, xii & 289 pages.

Ceci est le quatrième tirage du *Recueil*, paru pour la première fois en 1916 : quarante ans de succès mérité pour un ouvrage de modestes proportions, mais qui a servi à la fois d'initiation à des générations d'étudiants et de référence à maints érudits. L'ouvrage a été en partie recomposé, ce qui a permis de faire l'économie de l'Errata précédent. La Bibliographie a été mise à jour, sans profit essentiel, comme le constate mélancoliquement l'auteur (p. xii) ; mais le consultant pourra regretter que cette nouvelle édition ne donne que la référence aux travaux récents, sans reprendre la bibliographie antérieure, toujours valable.

J. Marouzeau.

Collections.

Bibliotheca Teubneriana : Leipzig, Teubner.

— *P. Cornelii Taciti libri qui supersunt*, post C. Halm-G. Andresen 8.

ed. E. KOESTERMANN, t. II, fasc. 2 : *Germania, Agricola, Dialogus de oratoribus* : 1957, 128 pages, 5 DM.

Par rapport à la précédente édition (1949 ; cf. *R. É. L.*, XXVIII, 1950, p. 372-377), celle-ci s'est enrichie d'un *index nominum* bien commode (les divers emplois des mots y figurent avec un contexte), d'une bibliographie sommaire relative à la tradition manuscrite, mais aussi aux problèmes historiques et littéraires, et d'une préface où l'auteur expose sa méthode critique. Le texte n'a subi que d'infimes retouches ; l'apparat s'est enrichi de quelques références à des travaux modernes. De la préface, on retiendra surtout une discussion très judicieuse et en partie neuve sur l'autorité des leçons du correcteur de l'*Hersfeldensis* (p. X-XIII), une hypothèse, peut-être moins heureuse, sur les origines de la lacune du *Dialogue*. L'auteur rappelle *in fine* qu'en chaque point du texte il faut savoir ajuster les enseignements de la critique interne (connaissance de l'usage de Tacite, intelligence du contexte) et ceux de la critique externe (histoire de la tradition manuscrite) ; il craint qu'on n'attache aujourd'hui trop d'importance à cette dernière. A notre avis, l'essentiel est de connaître les exigences et les possibilités de l'une et de l'autre méthode : libre à un éditeur d'examiner seulement le très petit nombre de manuscrits qui suffiront à lui fournir les leçons nécessaires à une restitution vraisemblable du texte ; il doit seulement savoir que — pour peu que la tradition soit complexe — ce parti pris limitatif lui rend presque impossible de discuter utilement soit de la constitution du *stemma codicum*, soit même des apparentements des quelques manuscrits qu'il a retenus.

Jacques PERRET.

— *T. Lucreti Cari De rerum natura libri VI*, 3. recogn. J. MARTIN : 1957, XXIII-285 pages.

C'est par un scrupule de mise à jour que je signale ici cette nouvelle édition procurée par J. Martin (la précédente était de 1953 ; cf. le compte rendu publié dans cette *Revue*, t. XXXII, p. 403). Elle contient peu de changements, plutôt des renoncements à des corrections antérieures, une brève addition à la préface, relative aux opinions des anciens sur l'œuvre et la personne de Lucrèce. Même recours à l'hypothèse de J, copie du Pogge ; même mention, sans en tirer parti, des suggestions de E. Orth dans *Palaestra latina*. Je ne vois pas que la Bibliographie (p. XVII) se soit augmentée — éclaircie non plus, car y figurent nombre de noms d'auteurs : Auratus, Bessart, Bosius, Bothe, Burmann, Gassendi, Gervasius, Gronovius, Heinsius..., sans aucune explication que la note préliminaire dépourvue d'intérêt : « quorum notitiam prioribus editionibus debeo, eos asterisco significavi ».

J. MAROUZEAU.

Heidelberger Texte : Kerle Verlag.

— I : *C. Julius Caesar, Auswahl aus seinen Werken*, Text von H. Haas, Einleit. von M. Gelzer : 1957, 184 pages, 4,20 DM.

Dans cette collection adaptée aux besoins de l'enseignement paraît en septième édition (augmentée), par les soins de H. Haas, que la mort a emporté avant l'achèvement de l'ouvrage, un choix de César qui paraît inspiré surtout par des soucis d'enseignement historique : guerre des Helvètes, guerre avec Arioviste, avec les peuples de Belgique, avec les Suèves, avec Vercingétorix, bataille de Pharsale... Pas d'apparat critique (sauf une liste de variantes — non discutées — par rapport à l'édition teubnérienne), pas de commentaire (un index des noms propres n'est accompagné que d'explications sommaires), une introduction de M. Gelzer qui met à la portée du public scolaire l'essentiel de son ouvrage : *Caesar, der Politiker und Staatsman* (avec une page touchant la langue et le style, mise curieusement sous l'invocation de la formule : « Le style, c'est l'homme même », qui convient aussi peu que possible à César) ; une bibliographie sommaire destinée, sans doute, à répondre aux besoins du professeur de classe plutôt qu'à la curiosité des élèves, auxquels la présente collection ne prétend mettre en main que des textes d'explication.

J. Marouzeau.

Collection Weidmann : Berlin, Weidmann.

— *Q. Horatius Flaccus*, éd. Ad. Kiessling-R. Heinze : *Oden und Epoden*, 8 Aufl. ; *Briefe*, 5 Aufl. Nachworte von Erich Burck, 2 vol. in-8° (t. I : viii-620 p. ; t. III : viii-426 p.), 1955.

Il n'y a pas lieu de redire les mérites du commentaire de Ad. Kiessling-R. Heinze : aucune étude sérieuse d'Horace n'est possible sans lui. Ces deux nouvelles éditions sont donc les bienvenues ; mais elles ne font que reproduire les précédentes. Pour les Épîtres, on a maintenu l'article de R. Heinze, qui garde sa valeur, bien qu'il date de 1919. Afin de moderniser l'ouvrage tout en évitant un remaniement trop onéreux, l'éditeur a demandé à M. E. Burck d'établir pour chaque volume un appendice critique et bibliographique. M. Burck s'est très bien acquitté de sa tâche. L'histoire du texte d'Horace depuis Kiessling est retracée avec netteté et précisée par la liste comparative des principales leçons proposées par les derniers éditeurs. Une bibliographie, qui ne vise pas à être exhaustive, achève le rajeunissement. Dans le volume des Épîtres, le Bericht est beaucoup plus développé que pour les Odes ; M. E. Burck y résume les travaux essentiels.

H. Bardon.

The Loeb Classical Library : London, Heinemann.

— *Pliny, Natural History*, VII, *Books* XXIV-XXVII, transl. by W. H. S. Jones : 1956, xiv-558 pages.

Les livres XXIV-XXVII de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien sont considérés comme une compilation sans grand intérêt. Pourtant ils sont les premiers représentants que nous possédions en latin d'une littérature technique dont le contemporain Dioscoride, plus qualifié, a donné le pendant pour le grec, et qui réunit dans une suite de notices la description des plantes et leurs emplois en médecine. M. W. H. S. Jones a suivi généralement dans son édition le texte de Mayhoff, comme il le signale lui-même (Introduction, p. x). En fait, il a admis comme corrects tous les points sur lesquels Detlefsen et Mayhoff étaient d'accord, se réservant de corriger certains passages, surtout d'après Dioscoride. Il a posé le texte des manuscrits comme connu, d'où l'apparat critique réduit à sa plus simple expression, où il se borne à citer les conjectures des éditeurs et les corrections de Detlefsen et Mayhoff. Cela est parfois bien gênant : ainsi, XXIV, 162, pauonum *Sillig, Detlefsen* : pauonis *cum aliquot codd. Mayhoff* ; on aimerait savoir quels sont ces manuscrits afin de fonder son choix sur leur valeur respective. On retrouve jusqu'aux notations de l'édition Mayhoff ; par exemple : 24, 179, plagas *E* (?) ; 26, 162, pallidiores *d* (?) ; 27, 9, nullum *d* (?), dont on ne sait s'il s'agit d'une difficulté de lecture ou d'un doute à propos d'une leçon communiquée par un tiers (en fait, en travaillant sur les manuscrits d'autres livres, j'ai constaté que la seconde interprétation était la bonne). M. Jones a bien su résister, d'autre part, aux tentations des éditeurs de compléter automatiquement le texte d'après Dioscoride : ainsi, XXVI, 90, il rejette *in aceto* (Mayhoff *add. ex* Diosc.) ; 25, 159, il rejette *umidis* de Mayhoff pour *uiridis* ; 24, 178, il reprend avec raison le *in fenum* de Dalechamp pour *in feno* (*codd.*, Mayhoff). Mais pourquoi ne pas conserver, 26, 148, le *corymbo odorata* des manuscrits, puisque cette construction est fréquente chez Pline (cf. 16, 82, *callo crassa* ; 85, *minima folio*, etc.)?

Les notes explicatives sont rares, mais claires et judicieuses, la traduction exacte, malgré les difficultés de tous ordres. Certaines d'entre elles sont signalées dans l'introduction, en particulier pour *pinguis* (p. xi-xii) et les termes chromatiques (p. xiii-xiv). On pourra discuter certaines identifications de plantes, du reste sans faire avancer la question. M. Jones a été aidé sur ce point par la compétence de M. A. C. Andrews, professeur à l'Université de Miami, auteur de nombreux travaux de valeur sur la botanique des anciens. Trois précieux index complètent l'ouvrage : I, des noms de plantes (p. 485-546), couvrant l'ensemble de l'*Histoire naturelle* ; II, des noms de maladies (p. 547-558),

mais sans références ; III, des noms propres des livres XXIV-XXVII.

Jacques ANDRÉ.

— N° 411 : *Saint Augustine, The City of God against the Pagans*, with an English translation by George E. McCRACKEN : 1957, LXXXIX & 399 pages.

La si pratique Collection Loeb n'avait jusqu'ici de saint Augustin que les *Confessions* et des *Lettres choisies*. Elle inaugure par ce volume une édition de la *Cité de Dieu*, qui ne comprendra pas moins de sept tomes.

La traduction anglaise ne saurait être mise en cause ici ; le texte latin est basé sur celui de B. Dombart dans sa quatrième édition teubnérienne revue par A. Kalb ; les très légères et rarissimes retouches à ce texte sont signalées à l'occasion sans rien qui ressemble à un apparat critique. Les notes, très rares aussi, se limitent à peu près à des notations de références. La part personnelle de l'auteur est représentée par son Introduction, qui consiste essentiellement dans une présentation de la vie et de l'œuvre de saint Augustin, centrée sur ses luttes contre Manichéens, Donatistes, Pélagianistes, Priscillianistes ; un tiers seulement est consacré à exposer la genèse de la *Cité de Dieu*, où se reconnaît, comme dans ses autres ouvrages, la vocation de l'apôtre qui, par delà le monde présent et ses vicissitudes, vise les foules humaines inaccessibles. Le cadre choisi, celui des deux Cités, est brièvement confronté avec les quelques données qu'offrent les sources platoniciennes, stoïciennes, bibliques, pour une part, mais surtout éclairé par la catastrophe dans laquelle succombe Rome, la grande Cité terrestre.

L'exposé d'ensemble est conforme à ce qu'on peut attendre de la Collection où il s'insère : vivant, suggestif, illustré de citations bien choisies ; on ne peut demander qu'il renouvelle l'exégèse augustinienne.

J. MAROUZEAU.

Corpus scriptorum latinorum Paravianum : Torino, Paravia.

— *Appendix Vergiliana*, I : *Ciris-Culex*, recensuit auctorum imitatorumque notis instruxit A. SALVATORE : 1957, XXI et 132 pages, 800 lires.

Depuis une cinquantaine d'années, on n'a cessé de porter un tel intérêt aux poèmes attribués à la jeunesse de Virgile et on a fait sur eux des recherches si diverses, favorisées parfois par la découverte d'un manuscrit inconnu, que l'heure était peut-être venue de publier, après les Ellis, les Vollmer, les Curcio, un nouveau texte de l'*Appendix Vergiliana*. C'est ce qu'a compris la librairie Paravia, qui a confié cette lourde tâche à un jeune savant italien dont l'éloge n'est plus à faire et qui nous offre un premier volume contenant la *Ciris* et le *Culex*.

On a beaucoup parlé, ces dernières années, de la découverte du fragment de Graz et des ressources nouvelles qu'il présentait pour l'établissement du texte d'une partie de la *Ciris*. M. Salvatore a poussé aussi loin qu'il était possible l'étude de la tradition manuscrite de ce poème et il en a donné en 1955 une édition nouvelle après cette minutieuse préparation et des dépouillements nouveaux de manuscrits et d'éditions anciennes. Le texte d'aujourd'hui ne diffère de celui d'hier qu'au v. 12, si je ne me trompe, où il a substitué *decus* à *genus*, avec quelques réserves. Car M. Salvatore tient à ses idées et il a, pour les défendre, une source toujours jaillissante d'arguments, de rapprochements ou de citations nouvelles.

De sa préface, qui atteste l'importance des récensions personnelles qu'il a faites, nous retiendrons l'idée qui lui est chère de ne jamais séparer l'étude de la langue et du style de l'auteur de celle des manuscrits, ainsi que l'intérêt qu'il faut attacher pour la pleine intelligence à l'examen des sources possibles et des imitations. De là, à chaque page, un premier apparat en italiques qu'il intitule *Disputationes et loci similes* (ce qui correspond à l'indication *auctorum imitatorumque notis instruxit* du titre général) et qui énumère les rapprochements à faire avec les poètes antérieurs ou les imitateurs. Le second apparat, proprement critique, nous présente, avec les variantes des manuscrits, un certain nombre de conjectures soutenues à diverses époques par les éditeurs ou les critiques. Je sais qu'aujourd'hui on tend à débarrasser l'apparat de ces leçons, qui ont été souvent des exercices de virtuosité, mais ces poèmes sont si obscurs parfois et si difficiles à comprendre que l'on ne peut savoir mauvais gré à l'éditeur de nous donner les moyens de choisir à notre tour. Toujours dans la même intention de clarté, M. Salvatore sème dans l'apparat une précision grammaticale, mythologique, historique, une indication sur son interprétation personnelle, toutes choses dont le lecteur ne peut que remercier un tel guide. J'ajoute, d'ailleurs, que typographiquement ces apparats sont d'une clarté parfaite.

M. Salvatore a usé de la même méthode prudente de préparation à l'égard du *Culex*, dont la tradition est particulièrement mauvaise, en donnant ses *Prolegomena ad criticam Culicis editionem*, Naples, 1952, et ses *Note sul testo del Culex*, Wiener Studien, 1957. En présence des difficultés du texte et des multiples conjectures qui le défigurent parfois, il s'efforce jusqu'à la limite du possible d'expliquer et de sauver la leçon traditionnelle. Pourtant, dans quelques cas, il est à se demander si cette fidélité ne doit pas fléchir : ainsi dans la prière à Palès, au début du poème, v. 21, *fetura boum* de Plésent me paraît préférable à *bona fetura*. Plus loin, v. 140, l'épithète de *laeta*, unanimement fournie par les manuscrits, appliquée à *cupressus*, serait bien équivoque et la conjecture de Gifanius, *Lethaea*, reste bien séduisante. On pourrait contes-

ter aussi le *deuotum bellis* du v. 364 et se demander si Wakefield ne lisait pas avec raison *deuotum tellus*. Quand le poète fait, au début, l'énumération des sujets qui auraient pu le tenter, il écrit (v. 26-28) :

> *Sancte puer ; tibi namque canit non pagina bellum*
> *triste Iouis ponitque canit non pagina bellum*
> *Phlegra Giganteo,*

où le second vers a provoqué de multiples corrections. La solution la plus simple est d'admettre que notre maladroit poète a repris au v. 27 une partie du v. 26 et de réduire à *ponitque* la correction nécessaire, de lire, par exemple, *patrisque* avec Plésent.

On pourrait s'arrêter presque à chaque vers pour discuter avec l'éditeur, tant il y a de cas embarrassants à trancher dans les vers de ce médiocre et ennuyeux poète. Au prix de mille difficultés et d'un labeur un peu décevant, M. Salvatore a eu le grand mérite de débroussailler encore après les autres ce texte envahi par les ronces. Il aura bientôt, nous l'espérons, sa récompense quand il abordera tels poèmes charmants qui font le prix de l'*Appendix Vergiliana*.

Édouard GALLETIER.

Biblioteca di letteratura classiche : Bari, Ed. Adriatica.

— *C. Sallusti Crispi Orationes et Epistulae de Historiarum libris excerptae*, a cura di Virgilio PALADINI : 1956, 192 pages.

M. V. Paladini a consacré à Salluste de nombreux travaux. Je rappelle son commentaire des *Epistulae ad Caesarem* et surtout une brève et pénétrante synthèse : *Sallustio* (Bibl. Storica Principato, XXVIII, 1948). L'actuelle édition des *Orationes et Epistulae* tirées des *Histoires* est issue de l'enseignement que l'auteur donne à l'Université de Bari : M. Paladini nous prévient que la tradition manuscrite des *Histoires* permet d'initier les étudiants à la critique des textes ; mais je crois que la véritable raison est l'affection que M. Paladini porte à son auteur. Un apparat précis et développé où intervient, en plus du *Vaticanus lat. 3864* (V), le manuscrit A-B, dispersé entre le Vatican, Orléans et Berlin ; s'y ajoute, en ce qui concerne la lettre de Pompée au Sénat, le témoignage qu'apporte la lettre de Pier Candido Decembrio à Alvisio Crotto (π). M. Paladini, pour établir le texte, évite tout esprit de système dans l'orthographe, et il s'en tient le plus possible à la leçon des ou du manuscrit. Ainsi, dans le *Discours de Lépide* 18, il garde *dominis* (dominus : *Dietsch*, *Ernout*, *Kurfess*) et justifie son texte en proposant de donner à *pretio soluto* une valeur concessive (« quel che ho comperato son disposto tuttavia a restituirlo a coloro che, per avendone io pagato il prezzo, sono (e tali io li giudico) tuttavia i padroni di diritto », p. 86). *Orat. Philip.* 7

tum V, *Palad.* : tunc *Kritz, Ernout* ; 16 te prouinciae V, *Kurfess* (cf. *Philol. Woch.*, 1927, col. 1166 et suiv.), *Palad.* : te ⟨proconsulem⟩ prouinciae *Ernout, alii aliter* ; *ib.* coeptas V., *Ern., Palad.* : coeptasti *Steup, Kurf.* — *Pomp. ad senat.* 9 ultro nobis sumptui onerique : ultro V, *Palad.*, et ultro π, ⟨quae⟩ ultro *Ern.*, — onerique π, *Palad.*, aeriquesunt A, onorique V, onerique sunt *Ern.* (cf. la discussion du commentaire p. 122-124). Le commentaire de M. Paladini vise souvent à expliquer le choix qu'il opère parmi les leçons de ses prédécesseurs, ou à justifier son retour au texte des manuscrits. Ces notes sont d'une réelle pénétration. Dans l'ensemble, M. Paladini s'intéresse surtout à l'établissement du texte ou à l'étude de la langue : cette orientation vaut au commentaire une unité très convaincante. Elle n'exclut d'ailleurs pas les renseignements d'ordre historique (cf. p. 132 note sur L. Sicinius ; p. 159 Archelaus, etc.), mais on sent bien que l'intérêt de M. Paladini ne va pas à eux : les influences subies par Salluste, les rapprochements avec tels devanciers grecs ou latins le préoccupent davantage. L'on souhaiterait que, parfois, les notes consacrées à la valeur littéraire fussent plus amples. Mais M. Paladini préfère nous mettre en mesure d'avoir chacun notre jugement personnel. Quant à sa traduction, elle est d'une fidélité stricte, qui ne me paraît pas nuire à son élégance.

Ainsi, par ce dernier ouvrage, M. Paladini complète brillamment la série des travaux qu'il a consacrés à son auteur, et qui font de lui un des « sallustiens » éminents de l'heure actuelle.

H. Bardon.

— Carlo Prato, *Gli epigrammi attributi a L. A. Seneca* : 1955, XXX-126 pages.

L'idée était bonne de réunir en un seul volume les épigrammes attribuées à Sénèque. Une préface alerte, et un peu rapide, témoigne d'une prudence louable : avec une timidité que lui reprochera M. Herrmann, l'auteur se refuse à octroyer à Sénèque l'ensemble du recueil, ou tel poème particulier. Mais on aimerait que le problème de la pluralité des auteurs fût posé avec plus de netteté. A propos de telle ou telle épigramme, des questions particulières se posent que M. Prato néglige par trop. Ainsi, dans Riese 667 (= Pr. 71), E. Bickel voyait un faux, dû à un chrétien (cf. *Rhein. Mus.*, 1908, p. 138 et suiv.) ; C. Pascal donnait ces vers à Sénèque (*Atene e Roma*, X, col. 22 et suiv.), Baehrens à Sulpice Apollinaire (*P. L. M.*, V, p. 386). L'on eût désiré que le commentaire fît le bilan de ces controverses, bien que leur résultat soit toujours décevant. Les notes de M. Prato, qui consistent surtout en rapprochements avec d'autres textes, précisent utilement les influences subies, mais elles font double emploi avec les références de l'apparat critique.

M. Prato s'est efforcé de présenter un texte rajeuni. Son apparat est beaucoup trop elliptique et rédigé sans rigueur ; une longue liste de « conjectures mineures » précède l'édition à proprement parler : bizarre procédé. Parmi les leçons nouvelles, je signale 6 (R. 396), 1 : *inimice* ; 14 (405), 11 : *antiquae*, qui donne un sens clair, trop clair, et n'explique point la leçon *antucui V* ; 18 (409), 16 : *abstulit* : *adluit V. addidit* Baehrens, etc. ; 20 (411), 4 : M. Prato propose *fuit ara*, mais imprime *fuit † una* : il faut choisir... ; 23 (415), 13 : *saepe* : *saepe* ⟨*est*⟩ Riese, *serpit* Russo ; 34 (426), 10 : *urbis* (bon) : *orbis V* ; 65 (458), 8 : *aut* : *nec* Riese. L'ouvrage de M. Prato témoigne de quelque inexpérience. Mais il prouve des qualités que son auteur ne manquera pas de développer.

H. Bardon.

Biblioteca di Studi superiori : Firenze, La Nuova Italia :

— T. XXXIV : *P. Ovidi Nasonis Ibis*, éd. commentée par A. La Penna : clxii-186 pages.

Avec l'*Ibis* de M. La Penna, l'excellente Bibliothèque d'Études supérieures s'enrichit d'un nouvel ouvrage de qualité : 172 pages de prolégomènes, d'une impression serrée, et un commentaire d'une abondance extrême ; dans cette masse, on découvre avec quelque peine les 650 vers du texte. Disons tout de suite que, si l'ouvrage pèche par quelque défaut, c'est sans doute par cette démesure. Je préférerais un commentaire mieux orienté et moins implacablement exhaustif. Ici, tout est dit — ou presque : les sources, la mythologie, la métrique, l'établissement du texte, etc. ! M. La Penna est la science même... Je regrette que les problèmes d'esthétique soient négligés et qu'il n'y ait pas de jugement sur la valeur littéraire de ces vers. Celle-ci est sans doute mince, mais on aimerait que M. La Penna nous aidât à en prendre la mesure précise. Cependant, son commentaire est indispensable désormais pour la connaissance de l'*Ibis*. Autre lacune : M. La Penna aurait dû marquer davantage les rapports de l'*Ibis* avec les autres œuvres d'Ovide. Car l'attribution à Ovide n'a pas toujours été admise par tout le monde ; pour M. La Penna, le problème ne se pose pas ; je le trouve optimiste.

Les prolégomènes présentent les mêmes caractères que les notes. Rien n'y concerne la valeur du texte. En revanche, la datation, l'identité du destinataire (avec l'énumération des différentes hypothèses sur celui-ci) sont traitées avec conscience et minutie. L'étude de la 9e *Triste* du livre IV est bien menée (p. xi). Les rapports du pamphlet avec les *defixiones* sont marqués brièvement, mais nettement (p. xxiv et xxv). Sur les sources littéraires, le travail me paraît exhaustif, en particulier pour le problème de l'*Ibis* attribué à Callimaque. M. La Penna critique

Rostagni, qui refuse tout *Ibis* à Callimaque : le distique 449-450 constitue une objection telle que Rostagni a dû le considérer comme interpolé. M. La Penna soutient que Callimaque avait composé un *Ibis* en hexamètres, plus court que celui d'Ovide ; il tire des documents dont nous disposons la conclusion la plus vraisemblable. Quant à voir une trace de l'*Ibis* de Callimaque aux vers 447-448... Le chapitre v est consacré à l'*Ibis* comme « document littéraire » : que l'expression est déplaisante ! Ce chapitre est certainement le moins bon du livre. M. La Penna le commence par un jugement sur Ovide qui témoigne de quelque inaptitude à comprendre le génie du poète. Certes, l'*Ibis* est un poème médiocre, mais il fait exception dans l'œuvre d'Ovide (si vraiment il lui appartient...).

M. La Penna étudie avec beaucoup d'aisance les innombrables manuscrits à qui nous devons l'*Ibis*. Il distingue, dans la tradition la plus ancienne, le groupe *GP* P^1 *E*, dont dérivent tous les manuscrits du XIV^e siècle, puis le manuscrit *T*, qui est isolé, enfin la famille *F V H*. Il aboutit à un schéma fort complexe, approximatif, bien sûr, mais qui doit approcher la vérité de près. M. La Penna a utilisé aussi les manuscrits du XIV^e siècle, plus contaminés, les florilèges, les scolies (qu'il éditera ultérieurement), puis le vaste groupe des manuscrits du XV^e siècle. Il a eu la sagesse de donner l'importance primordiale à *GT* et *F*, surtout quand ils s'accordent. Mais, comme la bonne leçon se trouve parfois dans les manuscrits tardifs, il importait de ne pas les négliger tout à fait. Son énorme documentation n'a pas empêché M. La Penna d'établir un apparat lisible et persuasif (cf., p. 117, l'ordre des vers 456, 458, 463).

Cette édition témoigne donc d'une méthode solide et d'un savoir très étendu. Le jugement littéraire n'est pas à la hauteur de ces fortes vertus ; mais, à propos de l'*Ibis*, le malheur n'est pas grand.

H. BARDON.

Scrittori latini commentati : Torino, Paravia.

— Adelmo BARIGAZZI, *M. Tulli Ciceronis Tusculanarum disputationum liber primus* : s. d. (1956), XXIV + 235 pages, Index nominum, Index rerum, 450 lires.

— *Liber tertius*, 2^e éd. : s. d. (1956), XXIV + 123 pages, Index nominum, 480 lires.

Ici déjà, nous avions eu l'occasion de dire l'intérêt qu'inspire la collection des *Scrittori latini commentati* des éditions Paravia — série de textes classiques publiés avec un commentaire ni trop savant ni trop scolaire. Les deux volumes de M. Barigazzi marquent encore un progrès. Le texte est suivi d'un appendice critique, l'éditeur examinant

quinze passages du livre I et dix-sept du livre III. Il use avec discrétion de la critique verbale au sens propre, mais donne plutôt un commentaire littéraire en vue de justifier la leçon adoptée. Dans la première *Tusculane*, M. Barigazzi incline surtout à défendre la tradition manuscrite et, pour y revenir, s'écarte souvent de Pohlenz. Par une tendance contraire, quand il s'agit du livre III, il serait davantage porté à corriger la tradition et à admettre des lectures de Pohlenz. Au besoin, il se fonde sur l'étude des clausules métriques, qui font l'objet d'un second appendice à ce volume (p. 113-116). Dirai-je, au passage, que j'ai un peu difficulté à admettre la tradition « de excellente uirtute » (§ 3), par analogie avec un « in excellente oratore » (*de Or.*, II, 85)?

Naguère, dans cette collection, deux œuvres différentes du même auteur étaient précédées de la même introduction. On pouvait le regretter. Les introductions des livres I et III des *Tusculanes* se divisent en deux parties, la première identique et commune, la seconde, plus développée, particulière au livre. Il n'y a plus rien à redire, sinon peut-être qu'au lieu d'étudier, dans la première partie, les procédés du dialogue entre M et A, *Magister* et *Auditor*, M. Barigazzi nous eût fait plaisir en esquissant la mise en dialogue de chaque livre. Au moins, chaque introduction donne-t-elle la composition du livre, et le commentaire détaille dans chaque partie le mouvement de la pensée. L'éditeur introduit la première *Tusculane* en en montrant les liens tant avec la *Consolation*, que venait de composer Cicéron, qu'avec la tradition et le genre de la consolation dans toute l'antiquité classique. Il insiste particulièrement sur le Περὶ πένθους de Crantor. Il admet que la concordance que l'on retrouve entre le premier livre des *Tusculanes*, la *Consolatio ad Apollonium* et l'*Axiochos* définit l'apport de ce philosophe académicien. M. Barigazzi s'écarte donc des interprétations relativement anciennes qui faisaient dépendre le livre I de Poseidonios et du stoïcisme ; il tient que par cette influence dominante de Crantor le livre se rattache surtout à la pensée platonicienne et aristotélicienne. Le commentaire fournit maintes références qui le confirment. Peut-être même pourrait-on souligner l'aristotélisme de Cicéron. Il est juste, en tout cas, d'expliquer par l'influence du Lycée la forme sévère du dialogue cicéronien.

Dans son introduction au troisième livre, l'éditeur reprend le problème des sources, pour conclure, non sans quelque enthousiasme, qu'en adhérant à des doctrines stoïciennes, Cicéron a évité l'aridité de la secte et qu'en exaltant les valeurs spirituelles, il a exploité le monde d'images et d'idées que lui ouvraient son immense culture et sa vaste expérience. Il eût été opportun d'évoquer soit ici, soit dès le livre I, ne serait-ce que pour la réfuter, l'hypothèse d'une influence d'Antiochus. Le com-

mentaire signale à propos le stoïcisme du livre III et les points où il s'écarte des péripatéticiens (§§ 74 sqq.). Ne fallait-il pas insister plus fortement? commenter, entre autres, la dialectique et la terminologie stoïciennes? Il est excellent d'analyser les sorites du début, mais aurait-on trouvé mauvais de pousser l'analyse de ces raisonnements jusqu'aux figures? de faire voir comment ces syllogismes stoïciens, qui portent sur des liens entre les faits et non sur des catégories, sont différents des syllogismes aristotéliciens auxquels se borne la logique des écoliers et des étudiants? De même, aux §§ 83 sqq., n'y aurait-il pas intérêt à expliquer comment *morsus* et *contractiuncula* ne sont nullement des images, mais des termes techniques de la psycho-physiologie stoïcienne, traductions de δῆξις et de συστολή? La fin du livre est un peu brusque, ce dont rend compte l'intéressante hypothèse de M. Barigazzi : Cicéron aurait eu l'intention de traiter en un livre la matière des troisième et quatrième *Tusculanes*, mais le sujet était trop ample, et l'auteur a rétabli l'équilibre de sa composition en développant en un quatrième livre ce qui eût été, suivant sa conception originelle, la dernière partie du livre III. La conclusion de celui-ci se trouve donc à la fin du livre IV. On le voit, sous une forme scolaire et relativement réduite, l'édition de M. Barigazzi est aussi intéressante que pratique.

Quelques obèles : ne faudrait-il pas lire, p. 64, *pro Sest.*, et p. 90, dans la citation de saint Jérôme, ép., 60, 5, *in bellis*?

Michel RAMBAUD.

Coleccion hispánica de autores latinos : Barcelona, Alma Mater :

J'ai plaisir à signaler, fût-ce brièvement, les deux volumes de cette belle Collection qui me parviennent à la dernière minute :

— *C. Salustio Crispo, Catilina y Jugurtha*, vol. II, texto y trad. por J. M. PABÓN : 1956, 205 pages.

De cette bonne édition de Salluste, le premier volume a été recensé dans cette *Revue*, t. XXXII, p. 421. Outre vingt-cinq pages de Notes, le second volume contient en trente pages un utile Index explicatif des noms propres.

— *M. Tulio Cicerón, Discursos*, vol. X : *Defensa de L. Murena, Defensa de P. Sila*, texto y trad. por M. Marín PEÑA : 1956, 166 pages.

Édition adaptée aux besoins de l'enseignement espagnol, avec un apparat succinct, des Notes réduites au minimum, un Index commenté des noms propres, et conforme pour l'établissement du texte à une moyenne des éditions Clark, Kasten, Boulanger.

J. MAROUZEAU.

Collection de l'Université nationale de Cuyo.

— *Ciceron, Segunda Accion contra Verres*, l. V : *Los Suplicios*, texto, trad. y notas de Aurelio R. Bujaldon : Mendoza, Imprenta Best, 1957, 108 pages.

Je crois devoir signaler cette édition comme témoin de l'activité de nos collègues Argentins dans le domaine de la latinité. Mais il va de soi qu'elle est destinée essentiellement à un usage local ; l'auteur s'excuse, pour des raisons aisées à comprendre, de n'avoir eu accès ni aux secours bibliographiques désirables ni à la consultation des manuscrits. Le texte latin reproduit essentiellement celui de H. Bornecque dans la Collection Guillaume Budé ; la traduction espagnole s'est proposé d'améliorer celle de J. B. Calvo, qui remonte à 1898. Je ne dirai rien des notes de bas de pages, qui ne donnent guère que des explications élémentaires, parfois insuffisantes ou discutables (p. 26 : *palam*, en opisición a *clam* ; *datam donatamque*, hendiadis ; p. 27 : *palam ut loquerentur*, cf. plerique ut iacerent ; p. 29 : *at enim*, introduce la occupatio...). Un Index curieux contient l'indication de termes notables, mais aussi de thèmes, de formes et de procédés (amplificatio, antithesis, gradatio, regressio...), et peut ainsi faire fonction pour les élèves d'un guide de lecture.

J. Marouzeau.

Patristic Studies of the Catholic University of America : Washington, The Catholic University Press.

Je crois devoir signaler ici, au moins brièvement, les dernières publications de cette importante Collection, bien qu'elles ne me parviennent qu'au cours de la mise en pages de la *Revue*. Ce ne sont pas moins de cinq volumes que nous apportent les trois dernières années écoulées :

— T. LXXXVIII : *The De natura boni of St Augustine*, a translation with an Introduction and Commentary by Br. A. Anthony Moon : 1955, xvii & 281 pages.

Le *De natura boni* est le dernier en date des traités de saint Augustin écrits pour combattre le manichéisme. Cette place justifie, selon l'auteur, un examen substantiel de ses aspects doctrinal, historique et stylistique, tâche qui n'a pas été accomplie jusqu'ici et à laquelle sont consacrés une Introduction de 60 pages et un Commentaire de 140 pages. Un commentaire suivi de saint Augustin est toujours le bienvenu, et celui-ci s'alimente aux bonnes sources ; l'Introduction (Réfutation de la solution manichéenne du problème du mal ; Langue et style ; Technique et rhétorique) présente naturellement moins de nouveauté, comme le laisse à penser une abondante Bibliographie.

Rien à dire de l'établissement du texte, qui, sauf menues aberrances, reproduit (sans apparat critique) celui de l'édition Zycha dans le *Corpus* de Vienne.

— T. LXXXIX : *S. Aurelii Augustini De excidio urbis Romae Sermo*, a crit. text and transl. with Introd. and Comment. by Sister Marie Vianney O'Reilly : 1955, xvii & 95 pages.

Il s'agit là de l'un des sermons de saint Augustin dits « déclassés » et qui comme tel a échappé partiellement à une étude approfondie. L'auteur, fondant son texte sur un manuscrit de Wolfenbüttel du IX^e^ siècle, se flatte de rencontrer une suggestion de Dom G. Morin qui recommandait ce manuscrit comme la meilleure source de trente-sept sermons publiés par lui — indépendamment du recours à une vingtaine de manuscrits inférieurs, étudiés par microfilms ou reproductions photostatiques. Sans entrer dans le détail, je trouve louable la présentation de cette édition, qui offre, pour un texte d'une douzaine de pages, un apparat critique richement pourvu, une Introduction et un Commentaire abondants, avec d'utiles *Indices locorum*.

— T. XCI : *The « De dono perseuerantiae of Saint Augustine »*, a transl. with an Introd. and a Commentary, by Sister M. Alphonsine Lesousky : 1956, xxii & 310 pages, 3 Doll.

Le *De dono perseuerantiae*, seconde partie du traité *De praedestinatione sanctorum*, ouvrage final de saint Augustin sur la grâce, se présente comme une réfutation de l'hérésie semi-pélagienne ; en dépit de son importance, il n'a jamais été l'objet d'une étude formelle et détaillée, d'où l'intérêt de la présente édition.

Une abondante Introduction (100 pages) est relative surtout aux questions de doctrine et particulièrement à la querelle du pélagianisme, traitée à l'intention d'un public cultivé plutôt que des spécialistes, en s'inspirant de l'ensemble de l'œuvre de saint Augustin. Les questions de langue ne sont abordées que dans la mesure où elles touchent à l'interprétation doctrinale. Pour l'établissement du texte, l'auteur se borne à noter que, faute d'édition critique récente, il a suivi la vieille édition bénédictine, ce qui ne nous avance guère.

— T. XC : *The De haeresibus of Saint Augustine*, a transl. with an Introd. and Comment. by Rev. Liguori G. Müller : 1956, xix & 230 pages, 2,50 Doll.

La popularité de ce traité au Moyen Age est attestée par le nombre de manuscrits déjà utilisés par les Mauristes : cinq du Vatican, douze en France, sept en Belgique. L'ouvrage a, du reste, bénéficié de diverses éditions et traductions. Cette nouvelle présentation ne comporte aucun

apparat critique. L'Introduction est destinée surtout à faire apparaître l'importance du concept d'hérésie dans la doctrine et dans l'activité de saint Augustin. Le Commentaire se borne presque à des éclaircissements relatifs aux doctrines (manichéisme, arianisme, priscillianisme, pélagianisme) et aux personnes.

— T. XCII : *Thasci Caecili Cypriani De bono patientiae*, a transl. with an Introd. and a Comment. by Sister M. George Edward Conway : 1957, xx & 193 pages, 2,50 Doll.

Ni le texte, qui reproduit celui du *Corpus* de Vienne, ni la traduction n'apportent un élément de nouveauté à cette édition. L'intérêt essentiel en réside d'abord dans l'Introduction, consacrée à une comparaison méthodique entre l'ouvrage de saint Cyprien et les deux traités de Tertullien et de saint Augustin intitulés *De patientia*. Mais la partie la plus originale de l'ouvrage est sans doute le Commentaire, qui, s'inspirant des nombreuses études consacrées à la langue et au style de saint Cyprien, abonde en notes copieuses dont plusieurs équivalent à des monographies : p. 102, sur le sens même du terme *patientia*, p. 172 sur son usage et son rôle dans la phrase, p. 155 sur ses rapports avec *caritas*, p. 113 sur une pratique de l'ordre des mots, p. 177 sur l'anaphore... Les études inaugurées par L. Bayard, poursuivies par E. W. Watson, H. Koch, et surtout par l'école hollandaise sur les formes littéraires chez saint Cyprien sont correctement utilisées et illustrées par les exemples que fournit le présent opuscule.

J. Marouzeau.

Collection Corpus Christianorum : Turnhout, Brepols.

— T. XXXVIII-XL : *Sancti Aurelii Augustini Enarrationes in Psalmos*, post Maurinos textum edendum curauerunt D. Eligius Dekkers & Iohannes Fraipont : 1956, vi + 2.259 pages (3 vol. à pagination continue).

Les *Enarrationes in Psalmos* sont l'œuvre la plus monumentale d'Augustin et, de ce fait, rarement rééditée. Le patristicien sera fort heureux de l'avoir constamment à sa disposition sur sa table et l'ouvrage rendra les plus précieux services à l'historien des mœurs, de la prédication, de l'exégèse. L'on sait qu'il s'agit d'un recueil composite où Augustin lui-même a rassemblé bon nombre de ses sermons sur les *Psaumes* (mais non tous, car certains ne nous sont parvenus que parmi les *Sermones*), en y ajoutant quantité d'écrits relatifs aux *Psaumes*, de manière à ce que chacun des cent cinquante *Psaumes* fît l'objet d'un commentaire : parmi ces écrits eux-mêmes, les uns sont une paraphrase rapide, les

autres des commentaires très soignés et détaillés. La présente édition n'a pas la prétention d'être l'édition vraiment critique et définitive, mais seulement de reproduire le texte des Mauristes en clarifiant et précisant le plus possible leur apparat. En outre, des sondages très sérieux ont été faits sur les divers fragments précarolingiens.

Ne faisons donc pas grief aux éditeurs de ne pas nous fournir le moindre stemma ; mais voyons en quoi consiste au juste leur apport eu égard aux Mauristes. Ils nous fournissent, en utilisant les travaux de Wilmart, une liste de 393 manuscrits qui contiennent ce recueil en entier ou sous forme de fragments. Sur ces 393 manuscrits, 25 sont nouveaux par rapport aux listes déjà dressées. Un effort sérieux, mais non toujours couronné de succès total, a tendu à identifier les manuscrits utilisés par les Mauristes ; d'autre part, l'attention a été tournée, avec l'aide des précieux *Codices latini antiquiores* de Lowe, vers les manuscrits ou fragments précarolingiens inconnus des Mauristes : vestiges de onze manuscrits du v^e^ au viii^e^ siècle. La collation totale ou partielle de ces vestiges vient enrichir l'apparat. Les éditeurs ont profité aussi des travaux de Wilmart sur les indications du lieu où les sermons ont été prononcés, et des travaux de Zarb et d'autres sur les dates, qui s'échelonnent de 392 à 418. Ils ont recours, dans une certaine mesure, à la tradition indirecte (notamment Prosper d'Aquitaine, Eugippius) et ont essayé de restituer au mieux le Psautier utilisé par Augustin ; enfin, ils nous fournissent, pour la première fois, un *Index locorum sanctae Scripturae* détaillé, qui compte à lui seul soixante pages et permettra de se dispenser désormais de consulter l'index manuscrit de Lagarde.

Il serait trop aisé de déplorer l'infériorité d'une édition ainsi conçue par rapport à l'édition critique... idéale, mais qui semble défier les forces humaines. Par exemple, dès le début, le commentaire du psaume I reste intitulé *Enarratio*, alors qu'une longue note de l'apparat indique en citant Wilmart que les manuscrits ne portent jamais *Enarratio*. Ou encore, p. 1938, figurent des variantes sous la rubrique : *aliquot codices*, *pauci codices*, *plures codices*. Mais ces indications ont-elles un sens par rapport à la masse des 393 manuscrits dont l'existence est décelée aujourd'hui, sans que personne ait jamais osé tenter la collation d'eux tous? L'on ne peut même pas dire que de telles indications correspondent à un pourcentage plus ou moins élevé sur ces 393 manuscrits. Les deux progrès essentiels que marque cette réédition sont d'abord en ce qui concerne la connaissance des fragments précarolingiens qui parfois révèlent sans aucun doute la bonne leçon (par exemple, p. 22, *indole* pour *in dolo*, avec confirmation tirée du *De mendacio*), d'autre part en ce qui regarde le texte du Psautier, qui était particulièrement maltraité dans la plupart des manuscrits et des éditions : l'on peut prouver qu'Augustin

a utilisé un Psautier — ramené probablement par lui de Milan — qui est apparenté de très près au Psautier de Vérone et à celui de Saint-Gall 912 (palimpseste) : même si les manuscrits des *Enarrationes* ne portent pas telle leçon pour tel verset, il arrive que la correction soit assurée par le commentaire même qu'Augustin, en cet endroit ou ailleurs, apporte de ce verset. Pour parfaire l'ensemble, quelques rectifications de détail seraient naturellement souhaitables (p. XII, n. 2, le texte grec comporte en quelques lignes quatre fautes d'accent et le barbarisme νομίξουσι ; le sigle κ, qui revient très fréquemment dans l'apparat, n'est, sauf erreur, jamais expliqué : bien peu de lecteurs sauront d'emblée qu'il s'agit du *Codex Augiensis rescriptus prior* CCLIII, s. VI).

Pierre COURCELLE.

— T. IX : *Eusebii Vercellensis episcopi quae supersunt, edidit* V. BULHART. — *Filastri episcopi Brixiensis diuersarum haereseon liber, cura et studio* F. HEYLEN. — *Pseudo-Hegemonii aduersus haereses, cura et studio* A. HOSTE. — *Isacis Iudaei quae supersunt, cura et studio* A. HOSTE. — *Archidiaconi Romani sermones tres de reconciliandis paenitentibus, cura et studio* F. HEYLEN. — *Fortunatiani episcopi Aquileiensis commentarii in Euangelia, ad fidem editionum* A. WILMART et B. BISCHOFF. — *Chromatii Aquileiensis episcopi quae supersunt, cura et studio* A. HOSTE : 1957, XXXVI + 608 pages.

Il est malaisé de rendre compte d'un volume dont le caractère le plus apparent est l'hétérogénéité : diversité d'auteurs anciens, de matières, d'éditeurs modernes, d'apports nouveaux. Cette remarque n'est nullement une critique, puisqu'un *Corpus* a, précisément, pour objet d'assembler des matériaux variés. Ceux que nous trouvons ici ont pour trait commun d'être originaires d'Italie et de la seconde moitié du IVe siècle : ils touchent principalement à la controverse contre les hérétiques, les Ariens surtout, mais intéresseront aussi les historiens de l'exégèse ou de la morale. Pour la méthode d'édition, il est compréhensible aussi que le procédé diffère : tantôt réimpression pure et simple s'il existe un manuscrit unique qui a déjà fait l'objet d'une édition excellente, qu'elle soit d'A. Souter, d'A. Wilmart ou de B. Bischoff ; tantôt utilisation de l'édition du *Corpus* de Vienne, mais avec émendations tirées soit de manuscrits nouvellement découverts, soit d'éditions du XVIe siècle non encore utilisées, et qui reposent sur tel manuscrit de valeur, aujourd'hui perdu ; mais pour les écrits d'Eusèbe de Verceil et de Chromatius d'Aquilée, par exemple, faute d'édition critique préexistante, un travail beaucoup plus considérable s'est imposé, surtout pour Eusèbe, dont les manuscrits sont nombreux et dont le texte nous est

transmis en deux recensions. V. Bulhart montre ce qui, dans l'ample compilation transmise sous le nom d'Athanase, est l'œuvre authentique d'Eusèbe ; tout en nous fournissant sur colonnes les deux recensions, il prouve que la recension brève est seule originelle. Autre difficulté tenant à la forme dialoguée et qui serait à verser au dossier examiné de manière si pertinente par J. Andrieu, *Le dialogue antique, structure et présentation*, Paris, 1954, 368 pages. Certains manuscrits présentent les répliques du dialogue comme émanant d'*HAER(eticus)* et *ATH(anasius)* ; d'autres portent *INT(errogatio)* et *R(e)S(ponsio)*. Mais d'autres n'ont rien du tout, et l'éditeur montre bien que telle était la disposition primitive ; il résoud la difficulté en plaçant entre guillemets la proposition hérétique qui est ensuite réfutée. Encore n'est-il pas toujours aisé de déterminer où s'arrête au juste la phrase hérétique et où commence la phrase orthodoxe. Les Prolégomènes sur Eusèbe sont heureusement très développés, notamment en ce qui concerne le vocabulaire, la syntaxe et le style. Il est regrettable, en revanche, que pour les trois derniers livres de la compilation pseudo-athanasienne l'on voie surgir en 1956, puis en 1957, deux éditions, sans que les auteurs, semble-t-il, aient songé à mettre en commun leur science des manuscrits de ce texte ; certains reproches adressés, p. 132, 134, 164, à l'édition Simonetti paraissent excessifs (surtout celui d'avoir découvert quatre manuscrits nouveaux !). Mieux eût valu collaboration que concurrence.

Le lecteur trouvera, à propos de chacun de ces textes plus ou moins rares, les références antiques principales et l'essentiel de la bibliographie récente. Les index, très nombreux et très complets, seront un instrument de travail neuf et précieux, tant du point de vue de l'historien que pour connaître le latin tardif. Ici encore, il y a hétérogénéité : il est extrêmement heureux que chaque texte, si court soit-il, fasse l'objet de quantité d'index particuliers. Mais pourquoi les chiffres renvoient-ils tantôt aux numéros de page et de ligne, tantôt aux numéros de chapitre et de paragraphe? Non sans raisons, que je devine ; l' « usager » n'en est pas moins un peu déconcerté et risque de perdre beaucoup de temps.

Pierre COURCELLE.

Collection « Sources chrétiennes » : Paris, Éditions du Cerf.

— T. XLVI : *Tertullien, Traité de la prescription contre les hérétiques*, introduction, texte critique et notes de R.-F. REFOULÉ, O. P. ; traduction de P. DE LABRIOLLE : 1957, 165 pages, la plupart doubles.

Le *De praescriptione haereticorum* est considéré unanimement comme le traité de Tertullien le plus riche de sens, soit que l'on accepte, soit

que l'on repousse ses vues sur l'Écriture et la Tradition dans la vie de l'Église. Ceci justifie suffisamment la très ample introduction en 86 pages rédigée par le R. P. Séjourné. Il décrit d'abord le milieu historique où l'ouvrage a paru, en un temps où les esprits s'interrogeaient anxieusement et librement sur l'origine du mal, celle de la matière, le motif de la descente de l'âme dans le corps, et cherchaient à concilier les données de la Révélation avec la perspective platonicienne de l'homme. Parmi les Gnostiques, Tertullien vise surtout Marcionites et Valentiniens, qui prennent les plus grandes libertés avec les Écritures. Notre connaissance de ces milieux se trouve renouvelée par des découvertes récentes, et le P. Séjourné a pu profiter de la publication de l'*Évangile de Vérité* par H.-Ch. Puech et G. Quispel. La méthode originale de Tertullien dans le *De praescriptione* consiste à chercher une apologétique qui dispense d'une discussion infinie sur tous les livres et chapitres de l'Écriture. Pour cela, il a idée d'appliquer à la théologie l'argument juridique de prescription, qui permet d'invoquer divers motifs tenant soit à l'objet du débat, soit aux circonstances, pour simplifier et abréger le débat. Le mode de composition de Tertullien est, d'ailleurs, si complexe que les modernes eux-mêmes discutent pour savoir quel motif de prescription il invoque au juste : *praescriptio ueritatis*, ou *principalitatis*, ou *proprietatis*, ou *longi temporis*? Utilisant l'excellent travail de J. Stirnimann, le P. Séjourné analyse les quarante passages où *praescriptio* apparaît dans les diverses œuvres de Tertullien : celui-ci considère comme critère de vérité moins l'ancienneté de la doctrine que le *consensus* doctrinal des Églises apostoliques et la succession des évêques, garantie de l'apostolicité des Églises : en effet, la continuité de la hiérarchie est plus aisée à prouver que celle de la doctrine. Loin de distinguer entre tradition apostolique et tradition ecclésiale, il ne peut considérer que comme hérétique une tradition ecclésiale qui ne serait pas apostolique. Le P. Séjourné examine les sources de cette doctrine, en particulier le rapport entre Tertullien et Irénée ; il refuse de considérer Tertullien comme l'inventeur de l' « esprit catholique » et fait remarquer avec raison que le *De praescriptione* a eu fort peu d'influence avant les controverses qui ont suivi la Réforme.

Le texte adopté ici est celui du *Corpus Christianorum*, muni d'un apparat simplifié ; la traduction est celle de P. de Labriolle, parue dans les *Textes et documents* de Hemmer-Lejay (les modifications en vue de l'adaptation au nouveau texte sont indiquées par des guillemets). Le lecteur sera grandement aidé par les notes très documentées, grammaticales, historiques, théologiques, qui constituent une sorte de commentaire perpétuel.

Pierre COURCELLE.

Collection « Opuscula Patrum » : Rome-Paris-Tournai, Desclée.

— T. I : *Tertulliani Ad Scapulam*, Prolegomeni, testo critico e commento di Antonio Quacquarelli : 1957, 131 pages.

Cette « lettre ouverte » de Tertullien au proconsul d'Afrique est un très mince opuscule, mais ausssi l'un des plus éloquents, du fougueux Africain. M. Quacquarelli, sans modifier le *stemma codicum* de la collection dite de Cluni, assure avoir revu personnellement chaque manuscrit et accorde une importance particulière à *M* (*Florentinus Conv. Sopp. S. Marco* I, VI, 9, du xv^e^ siècle), tout en adoptant forcément, en beaucoup de cas, une attitude éclectique. L'originalité de cette édition est surtout la disposition en « stiques », destinée à faire ressortir le caractère profondément rhétorique (au meilleur sens du mot) de ce libelle. L'essentiel de l'Introduction est consacré également à l'étude des figures oratoires variées et savantes qu'emploie Tertullien, ainsi qu'aux clausules. Mais, outre cet intérêt un peu scolaire, nous avons aussi une cinquantaine de pages de commentaire qui seront fort utiles dans l'état de pénurie où nous nous trouvons. M. Quacquarelli a tiré le meilleur profit des commentaires déjà publiés de Waltzing et J. H. Waszink sur d'autres œuvres de Tertullien ; il renvoie volontiers aussi au nouveau *Manuel du latin chrétien* (et non *chrétienne*, comme il est dit p. 9, dans la bibliographie) d'A. Blaise. Certaines notes sont fournies, et d'un intérêt historique certain, par exemple, p. 93, sur l'acclamation « Areae non sint ! », rapprochée d'autres exclamations analogues que rapporte Tertullien.

Pierre Courcelle.

Collection « Verba seniorum » : Alba, Edizioni Paoline.

— T. VI : *Tirannio Rufino, Apologia*, a cura di Manlio Simonetti : 1957, 366 pages, 1.500 lires.

Il y a trois ans que cette nouvelle *Collana di testi patristici e medievali* a commencé de paraître. Dans les deux premiers tomes, M. Pellegrino avait édité et traduit, en 1954, les *Inni della giornata* de Prudence, ainsi qu'un recueil des textes consacrés par Augustin à *La Vergine Maria*. Depuis, ont également paru les biographies de Cyprien par Pontius, d'Augustin par Possidius, enfin une anthologie d'hymnes chrétiennes comprenant essentiellement celles d'Ambroise.

L'éditeur de l'*Apologie* de Rufin contre Jérôme nous présente un texte nouveau, reposant sur une étude personnelle et approfondie de la tradition manuscrite (vingt-six témoins). Pour mesurer l'intérêt de ce travail, rappelons que la dernière édition de l'ouvrage remontait au

XVIIIe siècle : c'est encore cette édition de Vallarsi que reproduit Migne au tome XXI de sa *Patrologie latine*. Quant à l'unique traduction italienne antérieure à celle de M. Simonetti, elle avait été publiée à Udine en 1829. Bien informé de la bibliographie moderne sur Rufin, l'auteur a fait précéder son texte d'une introduction substantielle. Il y rappelle d'abord les origines de la querelle compliquée qui opposa Rufin à Jérôme, puis retrace les principales démarches de la pensée de Rufin dans sa défense. Un peu diffus, tout ce début de l'introduction aurait gagné en clarté si l'auteur avait concentré son exposé et sous-titré ses développements : la chose lui eût été d'autant plus facile qu'il a pris soin de numéroter ses paragraphes.

Après cette mise au point historique et littéraire, on attendait logiquement l'étude critique sur la tradition manuscrite. Cet ordre eût permis de suivre plus facilement le court chapitre sur la langue qui nous est d'abord donné : en effet, l'auteur y fait allusion à ses hésitations entre les leçons de tel ou tel témoin, et il n'est guère possible d'apprécier son raisonnement sans une connaissance préalable de l'étude critique qui suit. Celle-ci repose sur une enquête minutieuse dont les résultats détaillés ont été publiés à part dans la revue *Maia*. Pour la première fois dans l'histoire du texte de Rufin, cette enquête aboutit à la construction d'un stemma détaillé. Ce dernier permet de constater une curieuse divergence entre l'ensemble des témoins et le seul *Scorialensis a II 3*, témoin malheureusement fragmentaire, qui transmet un « texte long ». Dans ses prudentes considérations sur le problème posé par cette double recension, il est curieux que l'auteur n'ait pas songé aux perspectives ouvertes par H. Emonds sur la pratique de la « seconde édition » dans l'Antiquité. Cette pratique s'est poursuivie fort tard, comme en fait foi l'interprétation la plus vraisemblable des diverses recensions des *Institutions* de Cassiodore. A partir du stemma qui nous est proposé, une nouvelle voie de recherche pourrait donc s'ouvrir dans l'histoire de la querelle Rufin-Jérôme.

Le bref chapitre consacré à la langue de l'*Apologie* est trop sommaire pour être vraiment utile. L'excuse et le mérite de l'auteur sont d'avoir tenté une brève reconnaissance en un domaine à peu près inexploré. Mais, s'il était sans doute trop tôt pour procurer une étude approfondie de la langue et du style, on pouvait, du moins, poser des pierres d'attente plus solides ; par exemple, donner une statistique des tours syntaxiques que l'on choisissait d'étudier et procurer un *index uerborum* de l'ouvrage qui était le préalable nécessaire à semblables recherches. On aurait aimé quelques références comparatives, par exemple au travail de Gœlzer sur la latinité de Jérôme. Et, dans une introduction aussi largement conçue, pourquoi n'avoir rien dit du style

de Rufin? Quelques indications sur les traits saillants de ce style n'eussent pas seulement préparé le lecteur à goûter le texte original. Elles auraient aussi amené l'éditeur à se montrer plus exigeant en matière de traduction. Je pense, en particulier, aux images parfois vigoureuses de ce style polémique, que la traduction a souvent tendance à affadir ; ou aux périodes interminables, parfois mal ponctuées dans le texte latin et démembrées dans la traduction.

La distribution de l'apparat critique et des notes à la fin de chaque chapitre est sans doute une commodité typographique ; mais elle ne facilite guère la tâche du lecteur, qui doit sans cesse sauter d'une page à l'autre. La finition de l'impression est souvent insuffisante. Citons quelques exemples : au ch. 1, 10, on trouve *est* pour *es* (l. 2) et *nostri* pour *nosti* (l. 27) ; les appels de note 75 et 76, aux p. 209 et 211, doivent être lus, en fait, 77 et 78 ; au ch. 1, 43, *s. f.*, tout se passe comme si l'on avait édité trois verbes au présent, avec la plupart des manuscrits, et qu'on eût traduit les futurs du texte ancien de Vallarsi (encore cités dans l'apparat). La présentation de cet apparat, malgré les références aux lignes, n'est pas toujours assez claire (absence de signe de séparation entre les unités critiques ; usage inattendu de la virgule entre les variantes ; sigles en capitale identiques pour les *consensus codicum* et pour les manuscrits). Pourquoi les quinze discussions critiques précises reportées à la fin de l'édition n'ont-elles pas été présentées sous le texte des chapitres correspondants? Dans la plupart des cas, la mise en pages actuelle laissait, en effet, sous la traduction des blancs que ces notes critiques eussent heureusement comblés. Les notes explicatives sont, en général, d'un intérêt relatif. Pourquoi y reproduire souvent des textes de Jérôme dont la référence est déjà donnée en face dans les *testimonia* placés sous le texte? Et l'auteur s'accuse lui-même, au début de la note élémentaire qu'il consacre au mot *Hexaples* (p. 329, n. 76) : « È inutile ricordare in che consistesse questa famosa opera di Origene... » On regrette, enfin, que cette édition vraiment neuve ne comporte aucun index

Ces défauts mineurs proviennent en partie du fait que les éditeurs ne semblent pas s'être représenté assez clairement, au départ, quel type d'édition ils se proposaient de réaliser : édition courante de vulgarisation, sans ambition scientifique, ou véritable édition savante, comme le laissait attendre, en l'occurrence, le travail considérable réalisé par l'auteur sur la tradition manuscrite. Plutôt qu'à ce dernier, le reproche s'adresserait donc plus justement à la conception même de la collection. Car il reste que M. Simonetti nous a donné la première édition critique de l'*Apologie* et que l'on ne saurait plus s'occuper du texte de Rufin sans recourir à ses travaux. Il est souhaitable que la collection

Verba seniorum, dans la mesure même où elle osera s'engager dans la publication de textes patristiques sans édition récente ou facilement accessible, en soigne davantage la présentation. Mais aussi que les éditeurs asseoient les bases critiques de leurs textes avec tout le sérieux dont a fait preuve M. Simonetti.

Jacques FONTAINE.

Biblia sacra iuxta Latinam Vulgatam Versionem ad codicum fidem iussu Pii papae XII cura et studio monachorum abbatiae pontificiae sancti Hieronymi in Urbe ordinis sancti Benedicti edita, t. XI :

Libri Salomonis, id est Prouerbia, Ecclesiastes, Canticum canticorum ex interpretatione sancti Hieronymi cum praefationibus et uariis capitulorum seriebus : Romae, typis polyglottis Vaticanis, 1957, in-4°, XVI + 202 pages.

L'on est heureux de voir, après une pause de quatre ans, se poursuivre cette ample publication d'un intérêt et d'une qualité scientifiques certains. Pour ces trois livres dits de Salomon, qui figurent constamment ensemble et dans le même ordre dans la tradition manuscrite, les éditeurs ont utilisé vingt-sept manuscrits et quatre fragments, certains palimpsestes et remontant jusqu'au VI^e siècle. Les prolégomènes fournissent une description détaillée des neuf manuscrits qu'il n'y avait pas eu lieu d'utiliser pour l'édition des livres antérieurs de l'Écriture, et qui, de ce fait, n'avaient pas encore été présentés au lecteur. Les éditeurs mettent en relief l'existence, à date ancienne, de deux familles, l'une espagnole, l'autre italo-insulaire, et de deux recensions : alcuinienne et théodulfienne. Les trois manuscrits qu'ils suivent de préférence sont le *Paris. lat.* 11553 (ou, à son défaut, pour Ecclésiaste et Cantique, le manuscrit 7 de Metz, du VIII^e siècle, détruit en 1944), le *Cavensis* 1 (14), du IX^e siècle, et, naturellement, l'*Amiatinus*. Ils nous fournissent aussi une vue très précise de l'importante tradition indirecte, sans compter un appendice minutieux sur le palimpseste de Saint-Gall 194, du VII^e siècle, enfin déchiffré. Comme les tomes précédents, celui-ci est un modèle de patience et d'érudition.

Pierre COURCELLE.

Histoire politique et culturelle.

G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani*, vol. I, 2^e éd. : Firenze, Nuova Italia, 1956, 445 pages.

On ouvre ce livre avec curiosité. La première édition date de 1907 ; elle présentait une version de l'histoire primitive de Rome qui parut